

Éléments d'histoire du cours d'étude du milieu

Notes de travail de 1999-2000

Le cours d'étude du milieu se situe dans le prolongement des pratiques « d'éveil » introduites à l'école fondamentale par les « plans d'études » des années 1930. Il préconise trois changements majeurs : rompre avec un enseignement trop exclusivement théorique et envisager celui-ci comme une démarche d'interprétation du réel vécu, rompre avec le discours de vulgarisation et pratiquer avec les élèves des formes élémentaires de recherche, rompre avec le cloisonnement des contenus et s'ouvrir à l'interdisciplinarité.

Les membres de l'équipe chargée de la rédaction du programme d'étude du milieu de 2000 souhaitaient consacrer quelques lignes à rappeler l'histoire du cours pour mieux situer les apports de la nouvelle version. Le texte a connu de multiples variantes, sensiblement différentes les unes des autres. La plupart des extraits présentés ci-dessous font partie de bouts d'essai destinés au chapitre « Regard sur l'évolution du programme » (pages 13-14).

Aux origines du cours

« L'intérêt pour une pédagogie qui ouvre l'école sur la vie et qui construit le savoir des élèves à travers une démarche d'enquête appliquée au réel n'était cependant pas une idée nouvelle. Sans remonter aux précurseurs – Montaigne, Comenius, Fénelon, Rousseau, etc. –, il faut constater que la plupart des pionniers de « l'école nouvelle » – Dewey, Claparède, Decroly, Cousinet, Freinet – recommandent de fonder l'enseignement sur le vécu des élèves et donc, logiquement, sur l'observation du milieu de vie. Ce courant de pensée coïncide avec une double rupture, à la fois philosophique et méthodologique, dans les pratiques d'enseignement. Jusqu'alors, l'école utilisait l'observation pour illustrer les savoirs théoriques, les rendre concrets, les justifier. Bâtir la formation des élèves sur une approche empirique de la réalité et construire les connaissances théoriques de manière inductive, en allant du concret vers l'abstrait, du détail vers la vue d'ensemble, semblait une perte de temps. Ce choix épistémologique avait des implications méthodologiques. En « révélant » la théorie aux élèves, il confinait ceux-ci dans un rôle d'écoute, de mémorisation et de restitution du discours professoral. Or, dès les années 1950, les élèves, plus nombreux dans l'enseignement secondaire, venus d'horizons socioculturels plus variés, nécessitaient une formation moins passive. »

« En 1972 déjà, la mise à jour du programme d'histoire de première année proposait, avant d'aborder les civilisations de l'Antiquité, de consacrer quelques semaines – l'un des exemples fournis envisageait une durée d'un trimestre – à l'étude du « milieu dans lequel vit l'élève ». Ce nouveau programme recommandait de procéder à des « enquêtes, visites *in situ* et recherches de documents » en ayant en perspective le souci de « familiariser les élèves avec la méthode historique, les sources de l'histoire et les différents types de documents ». Il conseillait également de limiter la lecture du milieu « à une saisie exacte du présent » et donc, implicitement, envisageait l'étude du passé sous la forme d'une rétrospection embrassant l'ensemble des époques à un endroit donné. Enfin, plusieurs suggestions d'amorce de leçons – « l'école, la commune, une industrie, les vieux quartiers de la localité, un monument... » – annonçaient le futur cours d'étude du milieu. »

« Au même moment, les géographes définissaient plus nettement leur discipline comme un « savoir penser l'espace » et préconisaient le recours à l'investigation plutôt qu'au discours de vulgarisation. Pour expliquer l'organisation actuelle d'un espace, ils étaient souvent appelés à se tourner vers le passé. Ils trouvaient donc illogique de dissocier le regard du géographe du regard de l'historien : pourquoi l'école séparait-elle l'étude de l'espace et du temps alors que, dans la réalité, ceux-ci sont étroitement liés et s'influencent mutuellement ? Ces intérêts convergents amenèrent les autorités compétentes à concevoir un enseignement intégré de l'histoire et de la géographie. »

Forces et faiblesses du premier programme d'étude du milieu (1981)

« En première année, le programme préconise l'étude du milieu de vie des élèves ou, plus exactement, l'étude de la vie de l'homme dans le milieu où se situe l'école.

La définition du concept de milieu ne soulève pas, ici, de grosses difficultés : le milieu est un espace bien circonscrit et dûment situé dans le présent où vivent un ensemble de personnes. Ce milieu est composé d'un assemblage organique de lieux dont certains méritent de faire l'objet d'une étude en raison de leur intérêt pédagogique et culturel (au sens anthropologique du terme).

D'un point de vue méthodologique, l'investigation directe, immédiate (sans médias), par l'usage des sens, est nettement privilégiée. Le recours à l'investigation indirecte, « médiata » (par le biais de médias), s'applique uniquement à des « milieux révélateurs » dont la fonction est de relativiser et d'enrichir culturellement le regard porté sur milieu local.

Précision importante : sous l'angle temporel, l'étude du milieu vise des êtres et des choses clairement situés dans le présent. Toutefois, ce dernier contient des traces laissées par le vécu des hommes et des femmes d'autrefois, provenant d'époques diverses. Il convient de resituer ces traces dans le contexte de leur origine et de leur évolution pour interpréter correctement l'influence qu'elles continuent d'exercer sur le vécu des hommes et des femmes d'aujourd'hui. La démarche d'interprétation envisagée est donc rétrospective : elle va du présent vers le passé. Elle est aussi « globale » : elle embrasse la totalité des époques représentées. »

« En deuxième année, l'objet du cours est une suite d'études de milieux éloignés « dans l'espace et dans le temps ». Il s'agit d'élargir le champ d'investigation pour étoffer et varier les connaissances – factuelles et procédurales – acquises à travers l'étude du milieu de vie en première année. La formulation de l'objet du cours est, cependant, lourde d'ambiguïté. Elle laisse entendre, en contradiction avec l'esprit du programme de première année, qu'une scission s'opère en deuxième année entre l'approche spatiale et l'approche temporelle des milieux ; pire, que les deux approches s'appliquent chacune séparément à des milieux distincts.

Ce n'est pas tout. Si l'on peut logiquement concevoir des milieux « éloignés dans l'espace », il est discutable de parler de milieux « éloignés dans le temps ». Le passé est révolu. En conséquence, tout milieu, quel qu'il soit, se situe nécessairement dans le présent. On est surpris, dès lors, de constater que les milieux « éloignés dans le temps » ne sont pas envisagés au départ du présent et à travers la variété des traces qui s'y sont stratifiées d'époque en époque, mais que le programme préconise d'isoler dans un milieu donné les traces remontant à une seule époque et d'étudier celle-ci pour elle-même quasi indépendamment du présent. »

Priorité aux savoir-faire, mise en retrait des savoirs

« L'étude du milieu est introduite en première année de l'enseignement secondaire catholique en septembre 1979. Elle y remplace, en les intégrant, les cours de géographie, d'histoire et d'initiation à la vie sociale. Son programme rompt avec les contenus encyclopédiques et les méthodes transmissives. Il met l'accent sur l'acquisition de savoir-faire et situe les contenus en arrière-plan. Il accepte même que ceux-ci ne soient plus identiques partout. Par définition, en effet, le milieu proche, objet du cours de première année, est différent d'un établissement à l'autre. Ce programme propose d'adopter des méthodes pédagogiques qui favorisent la construction des apprentissages par les élèves eux-mêmes et il préconise de partir de leur vécu.

Le changement est sans doute trop radical. Les professeurs chargés du nouveau cours ont une formation initiale centrée sur une seule des composantes de l'étude du milieu, ce qui entrave son approche intégrée. Ils sont essentiellement formés à la vulgarisation alors que le programme demande de pratiquer avec les élèves des formes élémentaires de recherche. L'absence de contenus culturels précis insécurise, suscite des résistances, pousse à maintenir des pratiques traditionnelles sous couvert d'étude du milieu. De mauvaises habitudes se prennent qui fausseront durablement l'esprit du cours. »

Des débuts difficiles

« La mise en œuvre du nouveau programme se fait sans préparation. Chacun se débrouille comme il peut, avec les habitudes acquises et les moyens du bord. On voit paraître des syllabus – dont certains sont toujours en usage – dans lesquels sont rassemblés des documents de géographie et d'histoire exploités méthodologiquement, comme on l'a fait jusqu'alors, pour « redécouvrir » une matière à mémoriser et à restituer. L'enquête de 1997 montre, à travers une étude statistique des questions d'examen, que plus de 70 % d'entre elles relèvent toujours du domaine des connaissances factuelles et de la capacité de reproduction.

L'extension de l'étude du milieu à la deuxième année, en septembre 1980, ne clarifie guère les choses. Pour corriger le déficit culturel dénoncé par beaucoup de professeurs, le programme de deuxième année, en contradiction avec celui de première, accepte une scission entre l'approche spatiale et l'approche temporelle des milieux. Pire, il admet que les deux approches s'appliquent, chacune séparément, à des milieux distincts. La continuité nécessaire entre les deux années est rompue, y compris sous l'angle méthodologique. En effet, le recours à la « méthode des cas », inconnue en première année, transforme le cours de deuxième en une suite d'études de « cas » et non plus d'études de « milieux ». Par ailleurs, le découpage du cours en dix études de cas – cinq « pris dans l'espace » et cinq « pris dans le temps » (certains diront : « cinq cas géographiques » et « cinq cas historiques » et partageront le cours en deux) – conduit à des activités monographiques qui s'éternisent au point que beaucoup n'ont pas le temps de faire la synthèse générale des acquis, de structurer ceux-ci et de dégager des perspectives d'ensemble. Le manque de directives précises quant aux cas à traiter, aux contenus à assurer et aux compétences spécifiques à former entraînent une diversité dans les manières d'enseigner qui empêche la mise en place d'une identité culturelle commune à l'ensemble des élèves sortis de deuxième année, ce qui, en bonne démocratie, s'avère difficilement acceptable. Enfin, les pratiques s'éloignent de l'esprit d'investigation et en reviennent sensiblement à des formes d'érudition. Tout cela finit par nuire à la bonne réputation du cours et bien des professeurs, pendant des années, ne cesseront de réclamer sa suppression. »

Centrer le cours sur nos régions

« Ce n'est pas appauvrir la culture des élèves, et particulièrement celle des moins favorisés d'entre eux, que de centrer le cours d'étude du milieu sur nos régions d'Europe occidentale. Au contraire, c'est l'occasion de leur faire découvrir un riche patrimoine, par ailleurs largement méconnu. La connaissance de ce patrimoine n'est nullement une manifestation d'ethnocentrisme. Elle favorise l'affirmation d'une identité culturelle commune, y compris chez les élèves issus de l'immigration, dont il est ainsi plus aisé de faciliter l'intégration. Ouvrir les élèves sur le monde n'implique pas la nécessité d'introduire l'étude de milieux lointains dans le cours. La variété des pays d'Entre-Loire-et-Rhin est déjà, en soi, considérable. Mais, en outre, la formation des élèves n'est pas terminée en fin de deuxième année et les cours de géographie, d'histoire et de sciences humaines se chargeront d'élargir les horizons. Pour façonner les outils de savoir-faire les plus élémentaires, les milieux les plus accessibles sont à l'évidence les plus indiqués. La complexité du réel transparait davantage dans un milieu avec lequel on est en prise directe par les sens que dans un milieu lointain, étudié à travers des données livresques et, par conséquent, tronqué, voire déformé. Certains aspects sont exagérément mis en valeur tandis que d'autres sont simplifiés en raison des ressources disponibles. Enfin, l'étude du milieu suppose chez les professeurs un savoir-faire méthodologique en prise avec la réalité du terrain. À défaut de pouvoir travailler sur place avec les élèves, il faut au moins que les professeurs connaissent bien le milieu qu'ils désirent aborder. Des souvenirs de vacances ne suffisent pas, de même qu'une connaissance purement livresque. Cela implique le refus de traiter des milieux peut-être séduisants mais qui relèvent de l'imaginaire. »

Centrer le cours sur le présent

« L'étude du Milieu suppose qu'on s'interroge sur la vie de ses habitants actuels et qu'on fasse appel au passé uniquement pour comprendre la réalité de leurs conditions d'existences présentes. Cette démarche rétrospective, en outre, ne peut pas se limiter à une époque dominante, à l'exclusion des autres. C'est une évolution qu'il s'agit de mettre en lumière si l'on veut expliquer la réalité actuelle de la vie des hommes dans ce milieu.

S'intéresser à « Thèbes sous la XVIIIe dynastie » ou à « Athènes au Siècle de Périclès », ce n'est pas de l'étude du milieu, mais de l'histoire. L'étude du milieu suppose qu'on s'interroge sur les habitants actuels de Thèbes ou d'Athènes et qu'on fasse appel au passé pour comprendre la réalité de leurs conditions de vie présentes. Cette démarche ne peut pas, en outre, se limiter à une seule époque dominante, à l'exclusion des autres. Pour expliquer l'état du Parthénon aujourd'hui, il ne faut pas seulement évoquer la Grèce antique, mais aussi – et entre autres – la présence turque au XVIIe siècle, les prélèvements archéologiques opérés par les Anglais au début du XIXe siècle, le développement du tourisme de masse dans la deuxième moitié du XXe siècle, la pollution atmosphérique qui ronge l'édifice aujourd'hui et explique les appels à l'aide de l'UNESCO, etc.

On peut regretter le temps où l'on enseignait l'histoire de l'Antiquité dans le secondaire inférieur, mais ce temps est révolu. On peut faire valoir le besoin de rêve et d'émerveillement des élèves, mais celui-ci se rencontre aisément à travers le cours d'étude du milieu : les choses fascinantes ne manquent pas dans nos pays d'Entre-Loire-et-Rhin, dans le présent comme dans le passé. »